

Chapitre 4

Violente justice.

L'Amiral s'est levé pour me reconduire vers la sortie. Bien évidemment je me lève aussi mais tandis qu'il contourne son bureau d'acajou je le regarde en souriant. Il note mon air amusé, secoue légèrement la tête, menton en avant.

- Oui, Baron ?

- Il est une question que je me pose depuis hier. Depuis l'intrusion de Hunter à la plantation. Que je sache, André Toppenot n'a pas encore été mobilisé, il ne s'est jamais engagé comme volontaire dans quelque unité que ce soit. Je ne sache pas qu'il ait jamais été convoqué pour une conscription, alors pourquoi Hunter et sa clique le présentent-ils comme un déserteur ? Il pourrait fort bien avoir rejoint une unité yankee. Un certain nombre d'officiers d'unités stationnées dans des États maintenant confédérés ont fait ce choix. En outre ce n'est pas un mystère que le jeune Toppenot souhaitait rejoindre West Point juste avant que cette Sécession n'intervienne. Existe-t-il un mandat de recherche du commandement militaire à l'encontre d'André Toppenot ?

- En aucun cas... Mais...

- Alors, pourquoi ne pas prier Hunter de laisser tomber cette affaire ?

- Parce qu'en fait, elle n'a rien de militaire. Je me doutais que quelqu'un finirait par soulever cette question. Et il faut que ce soit vous.

- Si cette affaire n'a rien de militaire, elle a donc un arrière-plan politique voire pire, affairiste. Quelqu'un semble en vouloir à mort aux Toppenot, apparemment. Amiral, si vous voulez que je fasse ce que vous m'avez demandé tout à l'heure, il me faut du renseignement comme base de départ. Je suppose que le visiteur qui me précédait dans votre bureau était Herr Hintermaier. Il n'a pas l'air de vous porter dans son cœur et bien que nous ne nous soyons jamais rencontrés il avait l'air de parfaitement savoir qui je suis. Et le regard qu'il m'a lancé était loin d'être amène.

- Baron, vous avez entièrement raison. Il s'agissait bien d'Hintermaier. Je n'ai pas jugé bon de faire les présentations. C'est un adversaire résolu d'Aldebert Toppenot avec qui il est en mauvaises relations depuis des années. Mais ce bon Aldebert vous en dira davantage s'il le souhaite.

- Autre question : qui est au courant de ce projet de complot contre Hunter et ses sbires ? Qui à la plantation, notamment ?

- Personne. Beauregard m'a demandé de faire mettre Hunter hors d'état de nuire mais ne veut rien savoir des détails. »

Sage précaution, cela évite de trop parler. Je suis devant une situation où personne ne veut prendre de responsabilité et où c'est moi qui vais prendre tous les risques. L'Amiral précise :

- Et je ne pense pas qu'il se soit confié à quiconque. En tout cas, pas aux autres généraux, je pense à Lee ou à Stonewall. Il s'agit d'une affaire purement sud-carolinienne.

- Je vous remercie de ces précisions, Amiral. À mon tour de rester dans le flou. Je dois voir comment régler cette affaire, dans son environnement d'exécution de basses œuvres comme dans ses implications... plus politiques.

- Politiques ?

- Il me semble qu'il pourrait être de bonne politique que de faire comprendre à Hintermaier qu'il se doit de mettre un mouchoir sur sa haine contre Aldebert, au moins pendant la durée de la guerre. Mais je dois encore étudier la question dans ses moindres détails. Il ne faudrait pas qu'une enquête éventuelle puisse aboutir à une mise en cause des indiens ou des Toppenot. Ni de moi-même, évidemment. »

L'Amiral hoche la tête plusieurs fois d'un air approuvateur et je quitte enfin l'état-major. Je dois avoir l'air pensif parce que Sié me dit au bout d'un moment que nous roulons sans parler : « Monsieur Pierre-Hubert, si vous avez des soucis, vous savez que nous sommes là. » Je le regarde et lui souris.

- Je sais que vous êtes là, heureusement. Et je vais sans doute avoir besoin de vous. Il va falloir une fois de plus nous serrer les coudes.

- Cela a l'air grave. Mais vous voulez sans doute en parler au Maître, d'abord.

- Au Maître ?

- Monsieur Aldebert. Nous avons décidé entre nous de continuer à l'appeler ainsi même s'il a dit que désormais nous devons l'appeler "Monsieur Toppenot" ou "Monsieur Aldebert". Mais nous, les nègres, nous l'aimions bien comme maître. Et Madame Élisabeth aussi. Alors entre nous, nous nous disons encore "le Maître". »

Je ne dis rien tant cela part d'un bon sentiment et tant Sié semble m'intégrer « aux nègres » comme ils ont intégré Tertullien depuis longtemps dans leur univers. Cependant, je crains fort que si nous perdons cette guerre, ce qu'à Dieu ne plaise, cela se retourne contre la famille.

- Tu as raison, Sié. Il faut d'abord que je parle à Monsieur Aldebert. Mais je t'assure que tu seras de l'affaire si elle doit se jouer.

- Elle se jouera, comme vous dites. Ne croyez pas que ni Hunter ni l'Allemand laissent Monsieur Aldebert en paix. C'est une vieille affaire et la guerre sème un désordre qu'ils vont essayer d'utiliser pour mettre notre Maître à mort. »

Je ne fais aucun commentaire mais apparemment Sié et les nègres en savent plus que moi sur ces histoires qui datent d'avant mon arrivée. Lorsque nous arrivons à la plantation, cela fait un certain temps que nous avons repris nos discussions habituelles sur la pluie et le beau temps. Sié est disert, de plus en plus depuis qu'il apprivoise sa liberté. On aurait pu craindre qu'il en abusât, mais ce n'est pas le cas. Il a un sens de la mesure étonnant et souvent il est de bon conseil pratique. Quand sur un sujet ou un autre il me dit : « Monsieur Pierre-Hubert, Madame Hélène et vous vous voulez aller trop vite. Il faut laisser aux nègres le temps de comprendre que ce que vous leur proposez est honnête et que ce sera aussi pour leur bien. Laissez-les en parler entre eux. Et alors vous pourrez leur en reparler. »

C'est vrai que nous sommes pressés de les voir vraiment libres, mais comme nous n'avons jamais été esclaves, nous avons du mal à concevoir que la liberté puisse parfois être pesante. Cela se niche souvent dans des points de détail, comme la liberté d'aller et venir pendant les périodes de repos dans le hameau qu'est la zone de vie de la plantation. Dans les premiers temps qui ont suivi la manumission, il a fallu par exemple faire comprendre aux affranchis qu'ils étaient libres de soigner le carré de jardin qui leur avait été octroyé et d'y faire pousser ce qu'ils souhaitaient. En revanche il a aussi fallu leur expliquer que s'ils souhaitent des semences il faut qu'ils les achètent ou qu'ils les prélèvent sur leur récolte personnelle. Ceci entendu, Aldebert a mis sur pied un groupement d'achats qui a permis à tous de se fournir aux prix de gros accordés à la plantation.

Sié, sa femme et la Bonne Lucy ont fait œuvre pédagogique pour expliquer le fonctionnement du système. Et les ouvriers ont rapidement compris leur intérêt. Peu à peu, les demandes d'emplois divers ont afflué. Le besoin en main d'œuvre était et reste élevé parce que nombre d'hommes sont mobilisés pour la guerre.

- Ici, au moins, on mange à sa faim » commente Sié. Au bout d'un moment, il ajoute : « C'est pourquoi, s'il faut s'occuper d'Hunter, nous serons nombreux pour vous aider. » Décidément, Hunter semble une préoccupation non seulement de Sié mais de toute la plantation.

Mon entrevue avec Aldebert est un peu tendue au début. Il faut que je le rassure sur le fait que je ne tiens absolument pas à contester son autorité sur la plantation pour qu'il finisse par se confier.

En fait, il y a une guerre larvée entre Hintermaier et les Toppenot. Elle perdure sur un terreau religieux, les Toppenot étant calvinistes et Hintermaier luthérien. En outre, au plan politique, Hintermaier était très engagé dans le camp conservateur¹ alors que les Toppenot sont plutôt républicains. Candidat à l'investiture pour être le candidat conservateur à l'élection des représentants pour le dernier scrutin avant la Sécession, il a été battu aux primaires à cause d'une féroce campagne d'informations sur ses affaires, campagne organisée par Aldebert. Il faut savoir qu'en affaires, Hintermaier donne dans la malhonnêteté pour obtenir des marchés, est un artiste du délit d'initié etc. Et malgré un fort engagement pécuniaire pour acheter des voix, il a donc perdu son élection primaire. Maintenant que la donne politique a changé avec la naissance de la Confédération, Hintermaier poursuit son engagement avec une mouvance en train de s'organiser et qui n'est autre qu'une « sudistisation » du parti conservateur. D'après Aldebert, Hintermaier ne participe à la vie politique que pour disposer d'une légitimité et des quelques moyens d'influence qui lui permettraient d'installer une antenne de l'organisation des « Allemands » à Charleston, antenne qui serait l'autre extrémité d'une voie maritime de trafics divers entre New York et les États du Sud-Est. Tel était son projet dissimulé du temps de la Fédération. Mais maintenant que la Sécession est intervenue son projet aurait évolué. Dans un premier temps, Hintermaier voudrait organiser du commerce interlope avec des briseurs de blocus. Pendant la durée de la guerre, il pourrait faire de juteuses affaires tout en se bâtissant une respectabilité de héros de guerre, pour reprendre après la guerre son projet de « commerce de zone grise ». Son ennemi est l'Irlandais en général, où que ce soit.

Après avoir un peu tourné autour du pot, Aldebert termine son exposé en me révélant que le « blocus » de l'US Navy n'est en fait pour le moment rien d'autre qu'un embargo. C'est-à-dire un blocus qui a échoué. Certes, les navires de la Marine yankee arraisonnent parfois des caboteurs confédérés, mais il est étrange que les goélettes de Hintermaier, elles, passent toujours au travers des mailles. Aldebert est persuadé qu'en fait Hintermaier est en cheville avec les yankees. De toute façon, la marine yankee n'a pas le contrôle complet des mers. Nombre d'officiers sortis de l'École Navale d'Annapolis servent maintenant dans la marine confédérée. Certes, l'Amiral Farragut, le commandant de la flotte yankee, connaît son affaire mais lorsque les affrontements ont lieu entre navires de classe équivalente, les confédérés font bonne figure.

Cette mise au point de mon beau-père me permet de mieux comprendre la situation. Mais il reste une question que je tiens absolument à poser. Lorsque je suis arrivé avant-hier, on m'a dit que Tertullien était à Columbia depuis quelques jours pour y trouver de la main d'œuvre. Or on m'a dit ensuite qu'il était absent de la plantation depuis un mois pour aménager le relais de chasse.

- En fait, cela fait près d'un mois que lui et Miarka ont aménagé temporairement au relais de chasse. Ils ne viennent que de temps en temps pour passer une nuit ou deux chez eux. Cela a intrigué Hunter qui a une tendance gênante à se mêler de nos affaires. Donc Tertullien il est parti quelques jours à Columbia, effectivement pour engager des ouvriers. Et il a câblé qu'il en a trouvé.

- Oui, je sais cela. Mais vous auriez pu me mettre au courant.

¹ Le parti conservateur existe toujours même s'il est marginal. Il ne faut pas le confondre avec les néo-conservateurs qui sont une tendance assez récente et regroupent quelques ultra, affairistes vigoureusement critiqués par les conservateurs qui leur reprochent d'avoir tout fait pour se « planquer » pendant la guerre du Vietnam. Chose aisément vérifiable en examinant les biographies des personnalités les plus marquantes de ce mouvement.

- Cela serait venu en son temps. Après que vous m'eussiez expliqué ce que le Deuxième Bureau attend de vous.

- Oh, c'est tout simple : que je débarrasse la Caroline du Sud de Hunter et des deux crapauds qui l'accompagnaient hier. Parce qu'il paraît que pour des raisons politiques on ne peut pas le faire légalement.

- Vous plaisantez !

- Certainement pas. C'est ce que « Smith » attend de moi. Mais il ne veut pas savoir comment je m'y prendrai.

- Il ne vous a pas fait une suggestion, par hasard ?

- Quel genre de suggestion ?

- Je ne sais pas, moi. Par exemple utiliser des hommes de main.

- Il sait bien que je n'en connais pas. Vous, peut-être, qui êtes aux affaires de la plantation depuis longtemps et qui connaissez de la Caroline du Sud le monde, le demi-monde et les bas-fonds, peut-être pourriez-vous trouver des hommes de main. De toute façon, cela n'est pas mon genre. Je sais par expérience que les nervis stipendiés sont peu fiables en cas d'interrogatoire. Ces gens-là ne savent pas ce qu'est le secret, encore moins la raison d'État.

- Mais comment allez-vous procéder ? L'amiral ne vous aurait-il pas suggéré de faire appel aux Indiens

- Nous y voilà. J'en étais sûr. Vous saviez pertinemment ce qu'allait me demander l'amiral et ne m'en avez rien dit. Lui-même pensait que vous m'aviez préparé à l'entrevue de ce matin. Voilà où vous en êtes. Chacun compte sur l'autre pour me dire ce que je devrais savoir. Alors je vais vous dire ceci mon cher beau-père : je n'apprécie pas du tout ce genre de cachotteries. Je préfère apprendre une même chose par deux canaux différents plutôt que devoir la deviner au fur et à mesure de l'avancée des événements. J'ai en fait perdu une matinée avec des gens qui tournent autour du pot. Il vous suffisait de quinze minutes pour m'exposer les raisons de vos différends avec Hintermaier ; pareil pour l'amiral, en une demi-heure il aurait pu me confier ce que j'avais commencé à comprendre mais surtout me donner des précisions sur ce qu'il attend de moi au lieu de tenter de me suggérer une stupidité majeure : celle d'utiliser une unité paramilitaire spécialisée dans les coups de main encore à l'instruction pour un assassinat de basse police. Non, je ne ferai pas appel aux Indiens. Qu'ils conduisent leurs opérations secrètes contre les yankees, c'est de bonne guerre. Mais si on s'en sert pour des opérations criminelles, alors on va les transformer en criminels et en plus on risque de provoquer une véritable guerre indienne. Pensez-vous à ce que deviendrait André dans ce cas-là ? Une espèce de Quantrill à la tête d'indiens renégats ! Tout ceci pour se débarrasser de trois crapauds baveux ! Je me charge de cette affaire mais moins nous serons à en connaître, mieux je me porterai. »

C'est la première fois que je parle avec autant d'autorité à mon beau-père. Il commence par monter sur ses ergots, puis je le vois se radoucir, une lueur d'estime voire davantage au fond des yeux.

- Vous avez raison, mon gendre. Je vous laisse cette affaire. Simplement, lorsque vous aurez fini avec les trois sbires, tenez-moi au courant. Car il va nécessairement y avoir un prolongement politique. Toujours à propos d'Hintermaier. Mais ce ne sera pas votre affaire. »

Nous nous quittons à nouveau bons amis, ce que je préfère.

Je sais que je puis utiliser le télégraphe entre la plantation et le relais de chasse, mais encore dois-je connaître les heures de vacations. Le télégraphiste est occupé à manipuler, j'entends le cliquetis de son appareil. À ma demande, il me répond que Tertullien est en écoute, il vient d'appeler et a envoyé un QRL. C'est-à-dire un message de trois lettres qui signifie qu'il est prêt. Il ne sait pas à quoi, mais il est prêt. Je tends au télégraphiste un message que je viens de rédiger sur une feuille de mon carnet. Il lit ceci :

« FM PL TO TN. I QSY FM QHT1 TO QTH2. QTC CU QTH2. SKED TDY FOSSOYEUR.
73 QRO. »

Notre brave opérateur ne parle pas le français, et même si, il aurait du mal à comprendre ce vient faire là le mot « fossoyeur ». Je lui confirme que c'est bien ce que je veux qu'il transmette. Ainsi Tertullien – TL pour TertullieN – saura que le message vient de moi – PL pour Pierre-Hubert de BerdeiLhe – Je lui annonce un déplacement (QSY) de La plantation (QTH1) au relais de chasse (QTH2) parce que j'ai quelque chose pour lui (QTC). Je vais le voir (CU = see you) au relais de chasse. Rendez-vous (SKED) aujourd'hui (ToDaY) à six heures du soir (FOSSOYEUR). Forte amitié (73 QRO).

Le mot « Fossoyeur » n'appartient ni au code Q ni à ses compléments, mais c'est une convention entre Tertullien et moi.

Dans nos îles, l'alizé souffle en permanence. Toutefois au moment du coucher du soleil le vent de mer s'essouffle et une brise de terre se lève pendant quelque temps, en général une petite demi-heure. C'est le moment où sortent les « iens-iens », de toutes petites mouches féroces et piquantes. Certains aux Bahamas appellent ce vent « le vent du fossoyeur » parce c'est aussi le moment où le fossoyeur, pendant la saison sèche, profite du frais pour creuser les fosses en vue des obsèques du lendemain. Et il est en Guadeloupe en général six heures du soir lorsque se produit le phénomène.

Depuis que mon ami me sert de couverture et de secours en matière de renseignement en Caroline du Sud, nous avons mis au point un certain nombre de conventions de ce style. Même Hélène ne les connaît pas. Non que je m'en méfie, mais il n'est pas nécessaire de la troubler avec ce genre de secrets techniques. Elle se familiarise peu à peu avec certains au fur et à mesure qu'elle les rencontre, c'est tout.

Le récepteur télégraphique se met à cliqueter ; trois lettres, QSL puis trois autres, QRT. « J'accuse réception » et « Je coupe ».

Il faut environ une demi-heure au trot pour rejoindre le relais de chasse en passant par une allée cavalière qui fait un détour. Je ne souhaite pas emprunter le raccourci. Peu utilisé, il est surtout adapté aux déplacements à pied. Il est peu visible et personne ne souhaite en faire une sente aisément repérable. En outre, au printemps avancé, les serpents doivent être en période de mue. Peut me chaut de me trouver face à face avec un mamba ou un trigonocéphale en train de se peler en se laissant gratter par les branches d'un buisson avec la tête – et les crochets à venin – à hauteur de mon visage ou de mes avant-bras. Les crotales, au moins, on les entend. Pour être au rendez-vous à six heures du soir il me faudra partir une heure avant parce que je ne souhaite pas devoir trotter sur tout le trajet. J'ai bien l'intention de me déplacer au pas une bonne partie du chemin pour vérifier que je ne suis pas suivi par quelque néfaste.

Comme il se doit, le déjeuner se déroule dans une ambiance parfaitement anodine. Les tracas ne sont pas de mise dans le protocole. Françoise nous raconte quelques « émeraudes² » de ses élèves. Même la Bonne Lucie rit de bon cœur. Il ne s'agit pas pour nous de nous moquer et ces leçons données aux enfants permettent de mesurer le chemin qu'il y a encore à parcourir pour que les parents soient un jour en mesure de vivre en totale liberté sans devoir s'appuyer sur les anciens maîtres. En ville, d'ailleurs, l'évolution est plus rapide mais se fait dans une ambiance paraît-il plus conflictuelle. Je suis revenu en Caroline depuis trop peu de temps pour avoir une idée précise de ce qui se passe dans Charleston.

Pour sceller notre « rabibochage » Aldebert me propose un gobelet de son bourbon favori, mais je préfère rester sur le brandy français. J'explique que j'ai goûté à celui de l'amiral alors Aldebert sort un flacon de Cognac français de sa cave à liqueurs.

² Apparemment, la notion de pierres précieuses pour qualifier des mots d'enfants à l'école est antérieure à celle de « perle » qui fera le succès des livres de Jean-Charles dans les années 1960.

- Je n'ai pas d'Armagnac digne de ce nom en ce moment, mais vous me direz ce que vous pensez de ce Cognac. Alors, « Smith » vous a fait goûter son Armagnac, son « Armagnac d'Auch ».

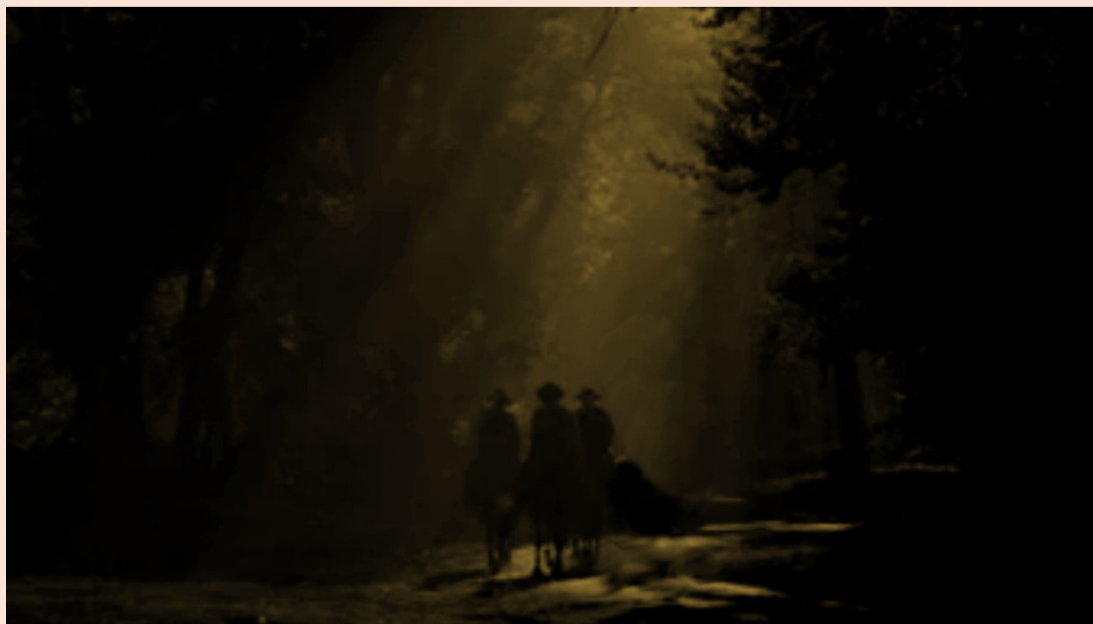
- En fait il est de près de Nogaro. Cela m'a rassuré de reconnaître l'étiquette de la bouteille. C'est un Château de Salles. Il est très bon. »

Je dis ceci en chauffant entre mes mains le gobelet d'argent finement ciselé qui contient le Cognac. Par goût, je préfère l'Armagnac, mais ce Cognac est vraiment remarquable. Aldebert est très fier de mon compliment.

Après le déjeuner, je me retire pour aller me mettre en « tenue de sauvage » adaptée à une chevauchée en sous-bois. J'aurais bien emmené Hélène, mais il aurait fallu une voiture et aussi passer par les routes et chemins carrossables ce qui nous aurait pris trop de temps.

Il fait un temps comme je les aime, pas trop chaud mais déjà agréable. Le sol sablonneux de l'allée est souple et silencieux sous les sabots de la petite jument. La forêt sent le renouveau du printemps et cela met de bonne humeur ma monture qui semble apprécier de pouvoir se dégourdir les jambes. Comme le cognac m'a mis moi aussi de bonne humeur, je la laisse prendre le petit trot de chasse qu'elle affectionne. Toutefois, il faut bien que je revienne au pas pour mieux entendre ce qui se passe autour de moi ; surtout derrière moi. Je prends le prétexte d'un ponceau de bois pour remettre la jument au pas. Après le ruisseau qu'enjambent les rondins, l'allée fait une courbe assez serrée vers la droite et en part un petit chemin qui permet d'atteindre une plage où l'on peut pêcher. Et où nous avons déjà « péché » Hélène et moi. J'y engage la jument sur une vingtaine de mètres et la mets en arrêt. Elle comprend, parce qu'elle est dressée pour cela, qu'elle ne doit plus respirer bruyamment ni se secouer ou faire bruir son harnachement. Dans un silence troublé uniquement par les oiseaux, les grosses gouttes qui tombent de temps en temps de la haute futaie sur le sol gras d'herbes hautes et de feuilles mortes, je finis par distinguer ce que je guettais. Il y a des chevaux qui marchent sur la piste que je viens de quitter. De temps en temps, un sabot ferré frappe un autre pied, ou un naseau souffle une goulée d'air que je devine chaud. D'où je suis, je ne vois pas l'allée. Et pour cause, je ne veux pas être vu. À l'oreille, trois chevaux sont passés devant l'entrée du chemin sans que les cavaliers s'y intéressassent, apparemment. Avec la main gauche, j'empoigne la crinière de la jument en avant du pommeau de selle et je tourne fermement les crins dans le sens du dévissage. La jument comprend et lorsque je lui ouvre la voie en libérant légèrement les rênes de filet, elle se met à avancer à pas comptés et en silence. Nous rejoignons l'allée. Le tunnel des arbres conduit les sons et j'entends distinctement les trois chevaux qui avancent. En revanche, je ne comprends pas ce que les cavaliers se disent à voix trop basse. Ils avancent à un pas lent, scrutant devant eux les deux côtés de l'allée d'où pendent des barbes d'Espagnols oscillant dans la brise molle qui m'envoie les odeurs des chevaux de ces trois salopards. Car j'ai bien reconnu l'allure trapue et voûtée de ce salaud de Hunter. J'ai pris des délais pour pouvoir être à l'heure au rendez-vous afin d'éviter de susciter l'inquiétude de Tertullien et Miarka. Mais il faudrait bien que je puisse remettre la jument au trot. Seulement je vais alors me trouver seul avec ces trois bancroches qui se verraient bien argousins. Non qu'ils me fassent peur, mais je ne suis armé que de mon LeMat et mon fidèle Le Bossu. Or il leur suffit d'une carabine pour me faire tomber d'une balle. Décidément, il me faudra bien me procurer une arme longue d'une certaine puissance. Mais pour le moment je fais traverser l'allée à ma monture et grâce à la concavité du virage, je suis masqué à leurs vues par l'orée gauche de l'allée. Nous avançons au pas pendant vingt bonnes minutes. L'heure avance et les jours ne sont pas encore bien longs. Avec la brièveté des crépuscules Charlestonnien qui me rappellent ceux de la Guadeloupe, nous n'allons pas tarder à nous trouver dans la nuit. Surtout que la forêt à l'épaisse futée couvre les chemins de son ombre de plus en plus sombre.

Mais il semblerait que les deux acolytes de Hunter perdent patience. Maintenant le plus néfaste des deux parle carrément à voix haute avec son accent de Lille. Il ne veut pas aller plus avant par peur de mauvaises rencontres loin de la grand route. J'arrive à la fin d'un virage qui ouvre sur une longue ligne droite. Mes trois lascars sont encore au pas lorsque je débouche sur la ligne droite et que je les aperçois dans la pénombre qui gagne. Ils sont sur le



Mes trois lascars sont encore au pas dans la pénombre qui gagne.

point de contourner ce qui ressemble à un rocher ou un tas de terre compact et j'ai la sensation qu'ils préparent leurs aides pour prendre un départ au trot ou au galop de chasse. Tant mieux. Je vais pouvoir accélérer. Je reste prudent en attendant qu'ils se décident quand soudain j'entends le grondement d'une arme de fort calibre dans le sous-bois à droite de la piste. Une branche assez grosse tombe sur la piste derrière les trois hommes dont les montures partent au galop. Et là ce n'est pas un petit galop de chasse. Manifestement nos trois capons ont piqué des deux d'un seul mouvement. Du coup je ne lance pas ma jument. Au contraire, je l'arrête. Elle est docile mais je vois dans l'ombre ses oreilles qui se tournent vers moi. Je me penche et lui flatte l'encolure alors elle se calme. Le silence qui suit le coup de feu emplît la forêt. Plus un bruit d'animal, on dirait que même les arbres se taisent. J'ouvre les doigts et la petite jument se remet à marcher. Nous arrivons à hauteur de la branche cassée par le coup de feu. Une cassure en pinceau ; la tige grosse comme mon doigt est tranchée d'un coup et les fibres de chêne forment un plumet clair. Je continue quelques pas et sur ma droite, invisible dans la quasi nuit et la broussaille, la voix d'André qui déclare posément : « J'aurais voulu le faire je n'y serais pas parvenu. Bonsoir, mon beau-frère.

- Je me demandais comment j'allais me sortir des pattes de ces trois grimauds, André. J'avais peur d'inquiéter Tertullien en tardant à arriver. Attends que je batte le briquet pour voir l'heure. Bigre, déjà presque cinq heures et demie.

- Ne vous inquiétez pas, Pierre-Hubert. Tertullien n'est pas loin. Ann, son frère et deux guerriers escortent Hunter et ses deux jean-foutre. Ils n'ont pas fini de se cager dessus, les trois tranche-montagnes. »

Je ne sais pas où André a pris ces expressions, mais son vocabulaire en français s'est nettement enrichi.

- Venez, je vais vous conduire au relais de chasse. Parce que Tertullien m'a câblé que vous arrivez avec des mauvaises nouvelles.

- Pas exactement. Disons que le B2 Interarmées de Charleston s'est mis en tête billevesées et carabistouilles pour se débarrasser de Hunter à défaut de Hintermaier. Mais plutôt que multiplier les éditions du récit, autant faire un coup complet pour Tertullien, Ann, son frère, son père et toi.

- Cela me paraît sage. Bon, mettons-nous en route parce que sinon nous serons encore en forêt en pleine nuit. »

Au lieu d'une demi-heure au trot, il m'aura fallu près de deux heures pour couvrir le trajet. Entre le temps perdu pour me cacher, ensuite pour suivre les trois pendards sans me faire voir et enfin entendre les informations d'André j'ai vraiment passé plus de temps arrêté ou presque qu'à trotter. Mais de là où j'ai trouvé André jusqu'au pavillon de chasse il ne nous faut que dix minutes. Tertullien et Miarka m'accueillent avec force éteintes. Miarka m'embrasse carrément sur les deux joues et me souhaite la bienvenue avec son anglais mâtiné d'accent d'Europe centrale. Le pavillon de chasse est complètement remis en état. Il y a même des traces de peinture, denrée fort rare en ce moment. Mais surtout, alors que je m'attendais à voir un « camp » en rondins, il s'agit en fait d'une vraie maison en planche avec des fenêtres à carreaux de verre. Une vieille femme nous attend sur la véranda devant l'entrée de la maison en fumant placidement une pipe de terre bouchée au tabac de Virginie.



Une vieille femme nous attend sur la véranda...

- Je te présente la grand'mère d'Ann, fait André. On l'appelle Mamita. Elle est séminole et c'est une remarquable cuisinière. Mamita, voici Pierre-Hubert dont...

- Din j'eus intidu porlè minte fouô. »

Je « *poker face* » mais il me faut quelques secondes pour comprendre qu'elle m'a parlé en français cajun. Là, je dois dire que l'accent est redoutable. Elle a dit « Dont j'ai entendu parler maintes fois ». Elle continue avec son accent extraordinaire, mais maintenant mon oreille et ma cervelle sont prêtes.

- Ann, André et Tertullien m'ont souvent parlé de vous. Il paraît que vous n'êtes pas du tout comme les wasps. Vous vous aimez les Chicanos, les peuples des plaines et des montagnes, les nègres et même les Irlandais.

- Madame, tous ces gens sont des êtres humains, des créatures de Dieu, donc des frères humains.

- Ah ! Et Hintermaier aussi ? Et les Allemands de New York aussi ? »

Bon, heureusement que je ne suis pas pasteur. Je n'ai aucunement l'intention de prêcher dans le désert. Il semblerait que la grand-mère ressasse tous les griefs des Indiens. Je reste dans une prudente réserve et je me contente d'admettre le caractère effectivement néfaste de Hintermaier. Ma jument a soif et cherche manifestement à boire. C'est mon premier souci en ce moment. Ensuite nous tiendrons conseil de guerre à propos des trois pendants qui ont osé passer outre nos avertissements. Miarka a immédiatement pensé à ma jument. Elle revient avec trois jeunes indiens en vêtements de peau dont deux portent des seaux, l'un vide, l'autre plein d'avoine sauvage. Le troisième se porte vers une pompe neuve en fonte vert sombre qui domine un socle en bois posé sur une dalle de bois épais. Il commence à agiter le bras de la pompe et lorsque l'eau commence à jaillir, le porteur du seau vide le place sous le goulet. En quelques coups de pompe le seau de bois est plein et la jument peut se délecter de l'eau fraîche. Elle boit trois seaux d'une dizaine de litres chacun, en intercalant entre chaque une visite dans le seau d'avoine dont elle fait ses délices. Miarka a confié l'animal aux trois jeunes indiens qui l'ont conduit à une écurie que je ne voyais pas dans le sous-bois. C'est à ce moment qu'arrive une voiture escortée de cavaliers parmi lesquels Ann et son frère. Ils ne sont pas en tenue de guerriers indiens mais bien en vêtements de peau comme en portent beaucoup de trappeurs. Je distingue mal la voiture parce que la lumière est assez faible



Arrive une voiture escortée de cavaliers.

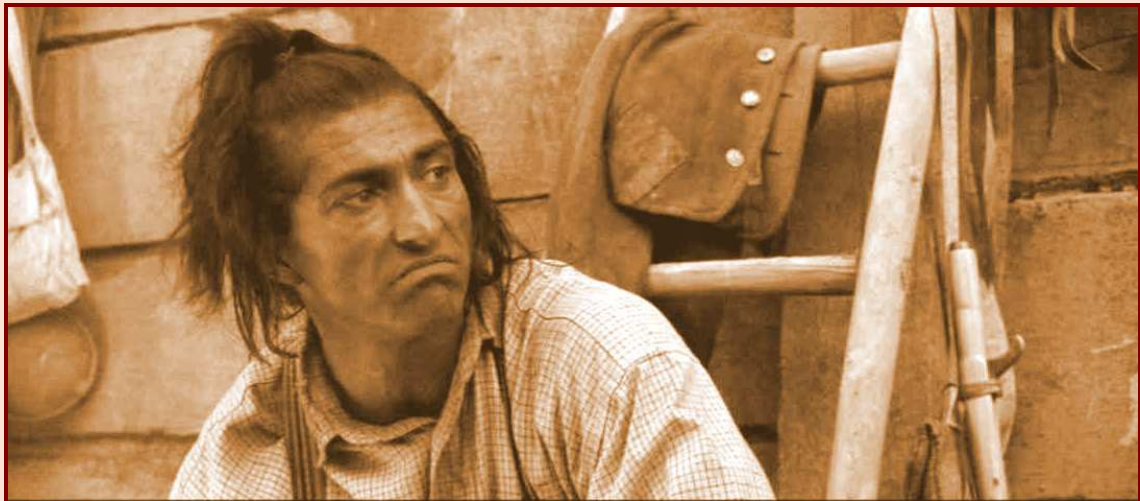
C'est Sié et un jeune ouvrier nègre. Les Indiens lui font escorte parce qu'ils l'ont vu arriver sur la piste le long de laquelle ils étaient en sonnettes en attendant le retour du parti de guerriers commandés par Ann et son frère. Ils ont pris sur eux d'intercepter la voiture et de la protéger en attendant le retour des harceleurs, Hunter et ses deux cloportes. C'est donc pourquoi je les vois arriver tous ensemble. Sié apporte au relais de chasse de la poudre fraîche, du plomb et des balles toutes faites, du papier pour les cartouches des armes à pierre ou à percussion et surtout deux caisses en bois assez longues et apparemment lourdes. Les deux chevaux tirent la voiture avec effort sur cette piste plus propice aux sabots qu'aux roues de véhicules lourds.

- Monsieur Pierre-Hubert... » Il s'interrompt net. « Eh dis-donc fiston ! Nous sommes arrivés, désarme donc le fusil, tu vas tuer quelqu'un ! » Sié prend doucement le fusil des mains du jeune ouvrier et détend les chiens jusqu'au cran de sûreté. « Ne craignez rien si on laisse les amorces. Les platines sont neuves et sûres. Et ainsi, les cheminées restent bien fermées à l'humidité des « creeks ». Bon je reprends. Dans les deux caisses, il y a des carabines Spencer et des cartouches. Saisies sur des yankees. Il y en a trente, et cinquante

tubes de seize cartouches. Et c'est du bon calibre, du 56-56. C'est un début et nous devrions recevoir ensuite de nouveaux tubes de cartouches. Et Monsieur Pierre sait comment recharger cartouches avec de la pâte d'amorce qu'il fait à la pharmacie. C'est un peu long parce qu'il faut laisser sécher avant de mettre la poudre et la balle. Et surtout, pour le moment il faut faire attention en chargeant la carabine de ne pas la mettre en présentant un endroit déjà percuté devant le percuteur du chien. »

J'avais entendu parler de cette arme et aussi du nouveau fusil à plusieurs coups qui est en phase d'essais. Le fusil de Benjamin Tyler Henry tire sans recharger seize coups en calibre 44 encartouché. Mais au lieu de cartouches à broches, il utilise de grosses cartouches du même système que celles que j'ai utilisées à New York avec le Smith & Wesson des Kirkpatrick. Mais en calibre 44 au lieu de 32. Les yankees fondent de grands espoirs sur cette nouvelle arme mais le Spencer présente l'avantage d'un calibre plus fort, il est aussi à répétition avec un magasin de seize coups, contenu dans la crosse, et surtout il est déjà disponible. Et voici que l'unité secrète d'André et ses amis en est dotée. Il va falloir qu'ils apprennent à s'en servir, mais pour le moment ils n'ont pas beaucoup de cartouches.

Tandis que les guerriers se répartissent les armes neuves suivant les directives d'Ann, André et le frère d'Ann m'entraînent sur la véranda au bout de la maison où l'indien s'assoit



Le frère d'Ann à l'air inquiet.

sur le barreau bas d'un escabeau à sept marches. En bras de chemise, il a l'air soucieux en délaçant ses bottes souples à molletières. Tandis que ses doigts agiles détachent les lanières de ses chaussures, l'indien regarde souvent vers la porte du pavillon de chasse.

Sans même le regarder, Mamita lui dit en soufflant une bouffée de fumée de tabac : « T'inquiètes pas, il est sur le venir ! » Et effectivement dans les minutes qui suivent, une silhouette se révèle en silence dans les herbes hautes qui bordent la piste à l'orée du bois de l'autre côté du chemin qui passe devant le pavillon de chasse. Le père de famille « Miller » est là, impassible, en train de décharger une carabine Maynard braquée en direction du tronc d'un énorme chêne de Caroline. Il glisse la cartouche dans le carnier qui pend en bandoulière sur son flanc droit. Ensuite il traverse la piste et nous dit avec un sourire narquois : « Eh bien maintenant, messieurs les charlestonniens, nous allons faire un *pow-wow* indigène. Mamita, le wigwam est-il prêt ?

- Gna-gna-gna ! Miarka a tout préparé. Vous pourrez même manger le pemmican tandis que je continuerai à fumer mon calumet sur la véranda.

- Alors entrons. Je vous précède. »

André entre derrière le partiarche, suivi du frère d'Ann et ce dernier nous rejoint. Tertullien lance un mot d'excuse et se précipite derrière la maison. Le tintement d'un petit grelot l'a appelé vers un petit apprentis. Il en revient avec une feuille de carnet sur laquelle il a tracé au crayon à mine de plomb quelques mots.

- Hunter et ses deux ruffians se sont présentés à la plantation, ils viennent de repartir. Ils ont menacé M. Toppenot parce qu'ils se sont fait tirer dessus tout à l'heure dans nos bois.

- C'est une pitié pour eux » fait le père « Miller ». La prochaine fois, ils iront nourrir les alligators du Wappo Creek. Mais nous avons à entendre ce que doit nous dire M. de Berdeilhe. »

Je raconte le plus concisément possible mes entretiens avec « Smith » et avec mon beau-père. Et mes objections quant à l'utilisation de l'unité secrète indienne. C'est le père qui prend la parole pour la réponse. Je suis frappé, dans la pénombre de la salle, de voir combien son visage est soucieux et marqué de rides profondes.



Je suis frappé de voir combien son visage est soucieux et marqué de rides profondes.

- Nous sommes un clan de gens paisibles. Les autorités fédérales et désormais pour un temps confédérales nous ont toujours laissés vivre suivant nos traditions. Maintenant, il se trouve que le souffle de la guerre est tombé sur le monde des villes. Nous ne cherchons pas à savoir qui est responsable de ce malheur qui nous touche tous, nous les habitants millénaires de ces terres et les nouveaux arrivants. Nous avons bien compris que nous ne pouvons rester en dehors de ces combats qui ne vont pas tarder à nous rejoindre. Car nous ne pensons pas que les troupes confédérées pourront contenir les yankees. Si nous nous mettions à combattre les soldats de notre propre autorité, nous deviendrions des indiens renégats. Si nous agissons par accord avec les autorités blanches, nous pourrions arguer de notre bonne foi avec le vainqueur futur. Pour le moment, nous acceptons de combattre sous l'autorité confédérée, mais le moment venu nous nous rangerons aux côtés des vainqueurs. Si ce sont les Confédérés, ce sera plus simple. Mais si ce sont les yankees, nous tenterons de les convaincre de nous

prendre avec eux. Ainsi, au moment de la victoire, nous pourrions témoigner de la droiture de la famille Toppenot envers les thèses du vainqueur de cette guerre entre blancs. André et sa famille blanche seront protégés des profiteurs de guerre autant que faire se peut. Et nous, nous aurons gagné le droit de continuer à vivre selon nos traditions... avec des armes plus modernes que nos fusils à pierre. Ce que je viens de dire est connu d'André et bien sûr des guerriers de mon clan ; et des femmes. Tertullien l'avait compris, je crois, mais il était bon que vous fussiez au courant de notre position vis à vis des uns et des autres avant que d'aller plus loin dans le traitement de la difficulté présente que vous pose Hunter et, au-delà, Hintermaier.

Nous séminoles du nord avons trouvé ici, mon clan en tout cas, une région propice à laquelle nous tenons. Les intérêts des Toppenot et les nôtres coïncident et nous sommes donc alliés. Mais André le sait, les indiens traiteront les missions à leur gré et uniquement celles que nous jugerons utiles à notre clan, d'abord et aux Toppenot ensuite. À l'exclusion toute autre. Maintenant, nous pouvons envisager le sort des trois ruffians qui vous gênent. »

Le discours du chef de clan me paraît des plus clairs. Je regrette simplement qu'Aldebert et « Smith » n'y aient pas assisté, je me serais bien amusé. Si les blancs croyaient avoir entourloupé les Indiens, ils se sont lourdement trompés. La sagesse du chef indien dépasse de loin celle que révèlent les turlutaines de matamore de Smith. Dans ce coin, ce sont bien les Indiens qui tiennent l'occupation du terrain entre leur mains. C'est pour cela que le père d'Ann accepte d'« envisager le sort des trois ruffians » qui nous gênent nous. Peut-être parce qu'ils le gênent un peu aussi. Mamita a terminé sa pipe et vient de nous rejoindre. Miarka la regarde entrer avec une inquiétude pour son intérieur. La vieille indienne est assez invasive et s'installe partout comme dans sa case ou sa tente d'autrefois.

Le « Père Miller » écoute en silence mes récits divers. Il fronce les sourcils avec attention lorsque je rapporte mes conversations avec Smith. La présence mécontente de Stephan Hintermaier semble aussi l'intéresser. Lorsque j'aborde l'entretien avec Aldebert, le vieux chef lève la main. « Je connais les intentions de mon ami Aldebert. » Cette fin de non-recevoir de mon récit est sans appel. Je poursuis donc avec la filature qu'ont tentée les trois pendants de cet après-midi. Et une fois mon récit terminé je m'arrête.

- D'après ce que je comprends, fait le chef indien, Hunter se croit intouchable parce qu'il a l'appui de Stephan Hintermaier. Mais ce personnage est des plus douteux. Il est arrivé il y a sept années, pour compter comme les wasps, d'un quartier de Manhattan que vous nommez New York après l'avoir nommée New Amsterdam. Vous avez coupé Manhattan et lui avez accolé d'autres quartiers. Il en est un, vers la pointe méridionale de l'île³, qui a surnom « Little Germany » S'y mélangent des immigrés d'un même langage des villes des vieilles terres d'au-delà de la grande mer mais ces gens ne sont pas unis. Il en est qui veulent vraiment devenir des wasps et d'autres qui sont là pour continuer loin des marshals de leurs terres d'origine les mêmes « combinaisons ». Les gens honnêtes souffrent de ces luttes. Mais les ruffians ne gagnent pas toujours. Dans ce port des brumes du Nord, j'ai ouï dire que Hintermaier a tant commis d'exactions que les gens de son clan l'ont banni de leurs rues. En particulier, il s'est trouvé en butte avec un homme qui est devenu un général de Lincoln et qui a nom Carl Schurz. Ce dernier est un « Germain » arrivé il y a une dizaine d'années à « Little Germany » mais qui y a travaillé sérieusement pour le bien de tous. C'est lui qui a fait partir Hintermaier lequel est venu tenter sa chance aux élections de 1857 dans un parti opposé à celui de Schurz mais qui a trouvé sa consécration avec l'arrivée de Jefferson Davis, votre président. Si les sbires de ce Hintermaier reviennent, c'est nous qui nous en chargerons mais nous n'en parlerons à personne. Et il n'y aura pas de traces. Mais cela n'aura rien à voir avec l'unité d'éclaireurs qu'entraînent André et mes fils. C'est autre chose et nous sommes désolés

³ Dans la tradition des Indiens du Sud-Est, Manhattan était toujours une île, au milieu du XIX^e siècle.

de devoir agir sur des terres qui ne nous sont pas dévolues. Sauf que ces trois coyotes galeux nous gênent tous. Nous n'utiliserons pas les armes modernes qui sont bruyantes. Pour donner trois bêtes aux alligators, point n'est besoin d'un fort parti de guerriers. Ce sera une affaire de mon clan. J'ai dit. »

On ne parle pas après le chef. Celui-ci se lève et me tend la main, en une salutation bien française. Il a gardé des habitudes d'il y a cent ans, au moment du « Grand Dérangement ». Il parle son français cajun mais lorsqu'il adopte une coutume de blancs, elle est française un peu surannée. Il prend ma main droite entre les deux siennes, plante son regard dans le mien. « Fils, sois sûr de ma fidélité comme je suis sûr de la tienne. Comme André, tu es plus simple qu'Aldebert dans tes volontés. Je te sens droit, comme lui. Mais tu es aussi prudent, comme le serpent, et sans doute peux-tu être aussi foudroyant que lui. Mais un serpent royal. Si je devais te donner un nom de notre coutume, ce serait sans doute Vif Serpent. Mais hélas, je sais bien que dans votre religion, le serpent n'a pas bonne presse. C'est bien dommage. »

Je lui serre aussi les mains dans les deux miennes. Il a un sourire et nous nous lâchons. Il se retire vers son escorte et ses mustangs. Les Indiens et André quittent l'endroit. Nous restons là Tertullien, Miarka, Mamita et moi.

- Viens, je t'amène au télégraphe. J'ai une vacation avec la plantation. » Nous sortons, et Mamita nous suit jusqu'à l'arrière de la maison. Tertullien s'accroupit à côté d'un coffret en bois aux coins de laiton, au couvercle relevé : un télégraphe de campagne. À côté, une caisse à outils qui contient un maillet, un marteau, des pinces dont une paire à dénuder. Il y a là tout l'attirail des télégraphistes du génie militaire. Une feuille de carnet dans la main gauche, il agite son index droit sur le manipulateur.



Une feuille de carnet dans la main gauche, il agite son index droit sur le manipulateur.

Il envoie un message assez bref disant que la situation est calme maintenant après le message qu'il a envoyé lors de mon arrivée. Lorsque qu'il a capté l'accusé de réception du la plantation, il débranche les deux fils qui sortent de la terre, les connecte à deux plots vissés dans un sabot de bakélite sur lequel il visse un couvercle de bois vernis. Il enterre l'ensemble

et pose dessus un galet de rivière assez imposant. C'est alors que je mesure que la ligne télégraphique est enterrée et qu'elle passe donc totalement inaperçue.

Mamita m'a tiré par la manche pendant que Tertullien transmettait. « Vous viendrez tous les deux dans ma cahute ; lorsque je me serai changée seulement. On a vu assez d'horreurs pendant la guerre ! ».

Focalisé sur le matériel de transmission, je n'avais pas bien regardé l'espèce d'appentis adossé à la maison. En fait, c'est plus une maison annexe qu'un hangar ou une grange. Lorsque Tertullien a refermé le coffret du télégraphe, il se redresse et ramasse la caisse à outils. « Mamita veut nous voir tous les deux », lui dis-je.

- Allons-y. De toute façon c'est dans la boyerie que je range mon matériel mobile. Quand Mamita est avec le clan, elle me laisse le cadenas. Mais elle est de plus en plus souvent là. Surtout depuis que je suis marié avec Miarka et que nous avons remis en état le pavillon de chasse, elle est de moins en moins avec le clan. Elle guette l'arrondissement du ventre de Miarka.

- Ah, c'est pour bientôt ?

- Hélas non. Pour le moment il n'y a rien. Mais je sais que Mamita fait ses « chamaneries » pour que cela vienne. »

Nous entrons dans la « boyerie ». C'était un logement d'esclaves du temps du père d'Aldebert. Y logeaient les esclaves qui accompagnaient les chasseurs. Maintenant, c'est une petite chambre avec un poêle et un lit mais arrangée en petite salle de ferme miniature. Y pendent des quartiers de viande à sécher dans des sacs de toile, des piments, des fleurs. Mamita a quitté sa chemise d'homme et revêtu un chemisier par-dessus lequel un gilet noir apporte plus de chaleur. Elle a ceint un corset de peau bouclé sur le devant qui porte un couteau de chasse, « de blanc » et non indien, et des amulettes. Mamita a ramené ses cheveux en arrière et entouré son cou d'un foulard du même drap de laine que sa chemise.

- Assieds-toi sur le lit, Tertullien. Ne crains rien, il est propre et Pierre m'a donné une essence qui tue les punaises. Pierre-Hubert, vous, prenez la chaise. Moi je reste debout pour vous donner le thé. Ensuite, je vous parlerai. »

Sur le poêle, un récipient en cuivre qui ressemble à un petit seau en plus évasé fume en dégageant une odeur de sauge. Mamita y plonge une louche en cuivre et emplit avec un gobelet en terre cuite qu'elle me tend. Ensuite elle sert Tertullien qui avale goulûment le breuvage.



Ensuite elle sert Tertullien qui avale goulûment le breuvage.

Moi j'attends placidement que Mamita se serve. Elle remplit à nouveau le gobelet de Tertullien qui cette fois attend. Enfin la vieille indienne se sert dans un cratère de céramique. La lumière du soleil couchant illumine de rouge la modeste annexe en entrant par la grande baie et une fenêtre avec des carreaux percée dans l'autre mur. Tertullien a enlevé sa veste et est en bras de chemise. Le thé à la sauge est sucré au miel sauvage, sans doute arraché de haute lutte à l'un de ces petits ours voraces qui empoisonnent les forêts au moins autant que les écureuils géants poivre et sel de l'Amérique du Nord. J'ai appris à mes dépens qu'il est indispensable de ranger tout ce qui se mange dans ces caisses en fer que l'on nomme « *trunk* » en anglais d'ici et qui commencent à fleurir dans les armées. Les écureuils rongent le bois des malles en bois. Quant à ces ours locaux qui sont beaucoup plus petits que les grizzlis du nord, ils ont tout à fait la force de défoncer les malles pour en voler le contenu s'il peut se manger.

Le miel sauvage a un parfum extraordinaire, ici. Et ce thé est un régal. Mamita nous regarde nous régaler. Son visage d'Indienne impassible rayonne par ses yeux de la bonté et de l'amour qu'elle nous porte comme si nous étions les frères de ses petits-fils. Elle va commencer à nous parler quand de la maison principale retentit un cri d'alerte. C'est la voix de Miarka qui hurle en allemand sans doute à cause de l'émotion : « *Hilfe ! Hilfe ! Hieher ! Hierher ! Hilfe ! Die Polizisten ! Sie kommen !⁴* »

Nous posons nos gobelets et nous ruons dehors. Je pensais me trouver devant les trois crétins de cet après-midi. Mais c'est plus grave. Il y a bien Paul Hunter et les deux bagnards français, mais en plus ils ont des renforts en la personne de quatre carabiniers équipés de Spencer, ces armes qu'il est si difficile de se procurer en raison de la sécession. Mon LeMat va avoir les jambes trop courtes. Tertullien a imprudemment laissé son Le Faucheur dans la cabane. Mamita calmement sort de derrière son lit une arme longue ressemblant à un rifle du Tennessee à la platine modifiée pour tirer à percussion. Nous restons à défilement du mur de bois de la maison. Les assaillants se sont arrêtés en entendant Miarka donner l'alerte. Mal leur en prend. Une énorme détonation retentit à la fenêtre du pavillon de chasse. La tête du carabinier le plus éloigné vole en morceaux.

- Ça, c'est Miarka avec la Sharps ! » remarque froidement Tertullien.

Mamita s'est glissée derrière le puits d'où elle peut prendre le chemin en enfilade. À son tour elle ouvre le feu et fait tomber un autre carabinier d'une balle dans le cou. Le plus éloigné, elle aussi, mais les armes sont maintenant déchargées. Il me reste mon revolver avec neuf balles et une charge de chevrotines. Je peste de n'avoir pas mis une de mes balles pour canon lisse. Je me faufile jusqu'à côté de Mamita. Je vais la couvrir tandis qu'elle va reculer à l'abri de la maison pour recharger. Dans le chemin, les assaillants restants se sont mis à couvert. Mais ils ont du mal à franchir la muraille de ronces, de figuiers de barbarie et de tranes⁵ et se sont donc couchés dans le fossé qui court le long des deux bords de la route. Sur le chemin, deux chevaux errent en s'éloignant lentement des deux corps qui gisent au sol. Je n'ai pas vu où sont parties les autres montures parce que la nuit commence à vraiment tout noyer. Tandis que Tertullien escalade la véranda, une autre énorme détonation de Sharps se fait entendre au fenestron de la cuisine. Miarka sait recharger la carabine et Dieu sait que cela va vite. Son coup fait mouche et un corps sursaute dans le fossé, massacré par l'énorme balle. Ils ne sont plus que quatre. Tertullien a dû arriver dans le pavillon de chasse, parce qu'un nouveau coup de Sharps retentit immédiatement suivi de la voix plus grave d'une Maynard. Je devine que Tertullien a rejoint sa femme et mis en œuvre la grosse carabine. Deux ruffians de moins, mais on n'y voit plus rien. Le silence est retombé sur la forêt. Je n'ai pas eu l'occasion de tirer. Mais il reste trois témoins de l'affrontement. Je sais bien que nous sommes dans notre droit, mais je sens venir les ennuis. Dans l'obscurité, j'entends une sorte de bousculade sur le chemin suivi par un cri étranglé en gargouillis. Manifestement, une gorge vient de faire

⁴ À l'aide ! À l'aide ! Ici ! Ici ! À l'aide ! Les policiers ! Ils arrivent.

⁵ Plantes graminées aux feuilles fines et longues comme des lames de stylet et qui coupent autant.

connaissance avec un couteau de chasse. Un peu plus loin et presque en même temps, un autre homme se fait ouvrir par une lame redoutable. Enfin, la voix d'André s'élève : « Beau-frère ! C'est nous ! Comment ça va ? »

- Moi ça va, apparemment Tertullien et Miarka aussi, mais pour Mamita...

- Je vais bien, je vais bien, » fait la vieille dame. « Et j'en ai tué un. Tu peux venir, André. Avec les autres ! Mais ne laissez pas perdre les chevaux.

- Quels autres ? Moi je n'en ai tué qu'un. Et je ne le ramènerai pas seul.

- Les autres guerriers, fils. J'ai bien entendu que les deux derniers coyotes ont été égorgés. Donc il y avait au moins deux guerriers pour s'en occuper. Alors arrivez tous, on s'occupera des cadavres quand j'aurais allumé les torches. Je suis plus ennuyée du dernier des sept. »

André s'approche avec circonspection mais se rassure lorsqu'il me découvre près du puits. Il est suivi de deux silhouettes. Tertullien, qui a écouté les échanges entre Mamita et André, sort avec son revolver à la main droite et une lampe tempête dans la gauche. Il a apparemment laissé sa carabine Maynard dans la maison. Il descend de la véranda et le halo de sa lampe révèle les visages des deux guerriers en tenue de daim qui arrivent en s'essuyant les mains avec de l'herbe grasse. Leurs couteaux ont la lame rouge de sang. Froidement, les deux hommes jeunes récurent leurs armes, puis ils sèchent leurs mains qui puent le sang en train de figer. Miarka arrive alors avec une bassine en cuivre pleine d'eau chaude. De la poche de son tablier, elle sort un gros morceau de savon. Quelques minutes plus tard, les deux hommes ont les mains propres et ont lavé leurs manchettes. Lorsque Mamita arrive avec les torches, les deux guerriers en prennent une chacun et les allument. Ils attendent l'arrivée de deux autres guerriers armés d'arcs qui se présentent tout en nettoyant leurs flèches avec de la barbe d'Espagnol. Ils ont un geste de la tête, l'air grave. C'est sûr, cette fois, il n'y a pas de survivant chez les agresseurs. Ensuite tous partent au trot dans l'obscurité à la recherche d'autres guerriers partis récupérer les chevaux.

Une heure plus tard, les sept cadavres ont été réunis. Les chevaux dessellés sont entravés dans la clairière. Une dizaine de guerriers sont arrivés avec trois grands travois. Toute cette troupe ratisse soigneusement la scène visible du combat. Ensuite ils prennent congé et s'en vont en nous précisant qu'ils reviendront demain pour terminer le ratissage au jour. Ils ont emporté les cadavres sans faire mystère qu'ils allaient les immerger dans le « creek ». Ensuite les alligators se chargeront d'emporter les morceaux pour les mettre à faisander dans les racines de la mangrove. Les morceaux parce que les Indiens vont découper les corps avant de lester de pierres les morceaux qu'ils jetteront aux sauriens. André décide de rester avec nous pour la nuit, estimant que ce n'est pas ce soir que de nouveaux néfastes se présenteront pour lui chercher des noises. Il donne à Ann le mot de rassurer sa sœur sur son sort. Il nous quittera demain à l'aube pour rejoindre le village encore installé dans son lieu d'hivernage pour quelques semaines.

Pendant le dîner, André nous explique que l'intervention qui vient de nous aider est bien loin d'être fortuite. En effet, ayant appris la teneur du message arrivé en fin d'après-midi, avant notre « *pow wow* » qui nous annonçait l'irruption d'Hunter et ses deux acolytes, Ann, son frère et André ont décidé de surveiller le relais de chasse, pensant qu'il pourrait bien se trouver la cible d'une attaque de nuit. Ils avaient donc réuni un parti d'une dizaine de guerriers et ce sont eux qui les ont accompagnés pour venir à notre rescousse. Demain, pour ratisser le terrain, ils reviendront avec des enfants et des femmes. Histoire de passer pour de simples cueilleurs.

Je ne fais aucun commentaire, mais je reste persuadé que la disparition de la posse va faire du bruit.